

« Lettre à mon aïeule »

Les aiguilles de l'horloge tourne, je ne dors pas, l'heure fatidique pour Cendrillon sera dépassé quand j'aurai terminé cette correspondance.

Tic, tac, crise de la quarantaine dit ton arrière-petite fille, tu parles c'est un état des lieux, mon état de dame. Je veux oser vivre ma vie, faire un choix au risque de déplaire, de choquer ou plus cruel de blesser mais c'est l'unique alternative d'être enfin en adéquation avec mon ressenti. Oui, tu peux le voir comme de l'égoïsme, mais je ne veux plus perdre du temps à me mentir.

Tu as vu quatre fois grand-père et la bague au doigt fut gardée tout au long de ta vie. Il était bon, pas violent, ni alcoolique comme ton paternel. Enfant, je t'ai toujours vu de bonne humeur, éclatant de rire obligée même de courir d'urgence aux toilettes. Jeune adulte, j'ai fui devant tes années de silence total où tu attendais la faucheuse comme une délivrance. Pardon, mais je refusais de te voir finir comme ça. A présent, je sais que derrière les rires se cachent souvent des larmes. Cousines et cousins réunis, nous écoutions tes vraies histoires, des belles et au fil des ans des plus douloureuses. Celle d'une aînée obligée à travailler durement protégeant la fratrie contre l'anéantissement d'un foyer par un père imbibé de vin, créant misère et battant femme et enfants.

La dépression suite à une grossesse, ton hospitalisation a été longtemps cachée vécue avec honte. Le silence autour de ces mois de placement pour tes enfants a été traumatisant. L'anxiété et la culpabilité m'enveloppent, est-ce l'héritage de non-dits ? Du sourire, de la tristesse, des petits bouts de toi dans mon intérieur, que je chéris par ailleurs, me poussent à mettre des mots sur mes maux, à agir malgré mes incertitudes face à l'avenir.

Ne plus se taire même si l'angoisse de ne pas être à la hauteur de son propre destin est présente. Ma rupture empêchera-t-elle à mes enfants d'aimer avec passion et seront-ils capable de s'abandonner dans les bras d'un être aimé ? Je ne pense pas que tu aies pu te poser la question. L'épouse dépendait de son mari, tu avais un peu d'argent de poche mais pas de droit de vote et tu n'avais même pas d'âme selon la religion. « chiop » me diras-tu, oui je casse l'union

sacrée même si les tantes regardent de travers priant que mon attitude ne contamine pas toute la progéniture. Le son du mot divorce n'est pas très beau pourtant cet acte réfléchi me libère et si je perds mon mari, j'aimerais qu'à l'avenir nous gagnerons à rester amis.

Désolée si je te déçois mais j'aime imaginer ton sourire en coin signifiant vis ta vie, quitte à prendre des risques. Je pense que tu veilleras toujours sur les tiens et te sens dans mon cœur. Je suis excitée, garde confiance mais aussi crève de trouille.

Il est une heure-trente.

Où que tu sois... ou pas... je t'embrasse

Nicole Alvarez

Valais Central, le 16 avril 2015